Document generated on 08/13/2025 1:08 a.m.

Nuit blanche, le magazine du livre

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Les grands textes indépendantistes
Une mémoire indispensable

Laurent Laplante

Number 97, Winter 2004–2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/19073ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Laplante, L. (2004). Review of [Les grands textes indépendantistes : une mémoire indispensable]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (97), 12–23.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les 20 ans de Typo

Fondée en 1984 par François Hébert, Alain Horic et Gaston Miron, Typo était à l'origine une collection de la maison l'Hexagone, consacrée à la diffusion d'œuvres marquantes du fonds littéraire québécois. Devenue, en 1993, une maison d'édition à part entière, elle poursuit son mandat, tout en accordant également une place importante aux jeunes talents de notre littérature. Aujourd'hui, Typo compte plus de 140 titres à son catalogue.

Les grands textes indépendantistes Une mémoire indispensable

Par
Laurent Laplante

La collection « Typo » ne pouvait imaginer meilleure façon de marquer son vingtième anniversaire que de rééditer la sélection des « grands textes indépendantistes » établie en 1992 par Andrée Ferretti et Gaston Miron et de l'enrichir d'un deuxième tome rendant compte des années 1992 à 2003. La mémoire qui s'exprime ainsi rappelle, d'une part, le chemin parcouru au cours des deux siècles qui ont suivi la conquête et, d'autre part, les formes plus récentes de la fidélité indépendantiste.

Gaston Miron en 1984 à Paris.

Photo : Jean-Pol Srercq

Du plus loin à hier

Nation privée d'État, le Québec a recommencé très tôt après la conquête à chercher son plein épanouissement.
Le rythme de la marche a fluctué selon les oppositions, les occasions, les leaders, mais s'il y eut des piétinements et des plateaux, on ne trouve rien qui puisse ressembler à la résignation. Les textes sont d'ailleurs là qui soulignent et expliquent les avancées, les ajustements, les divergences. À les lire ou à les relire les uns à la suite des autres, des lignes de force se dégagent qui témoignent de la détermination de ce peuple qui, selon la durable observation d'un visiteur, ne sait pas mourir.

Andrée Ferretti et Gaston Miron ont investi dans le rappel de cette marche entêtée leur immense culture et une admirable capacité d'accueil. Pour qu'un texte devienne une balise, point n'était besoin à leurs yeux qu'il affiche une orthodoxie frileuse ou anachronique. Qu'il soit éclairant suffisait.
Le premier tome, achevé en 1992[1], distingue entre les textes plus anciens qui ont valeur de « jalons pour la mémoire » et ceux, plus récents, qui appartiennent à une époque où l'indépendance s'avance visière levée et projet affirmé. La distinction est heureuse. À l'époque où le Québec recevait d'autrui son cadre politique et où l'agitation américaine multipliait les tentations et les craintes, l'indépendance ne parvenait pas toujours à

se dire d'une voix claire. Louis-Joseph Papineau, mécontent du sort fait au Québec, professait un tel respect pour les valeurs républicaines qu'il aurait volontiers attaché son char à l'aventure étatsunienne. Presque cent ans plus tard, au terme d'une vaste enquête effectuée en 1922 sur l'avenir du Québec, Lionel Groulx parlera lui aussi des États-Unis, mais sur un autre ton : « Seule, il faut le dire, notre effroyable insouciance d'État en tutelle a pu nous permettre d'observer, sans émoi, le vaste mouvement panaméricaniste qui s'est développé dans les deux Amériques depuis 1914 ». Tenant compte d'une évolution dont Papineau, forcément, ignorait tout, Lionel Groulx observait la naissance d'un nouvel ordre mondial et réduisait plus nettement l'alternative québécoise à un choix entre le fédéralisme et l'indépendance. Jalons éclairants que le « jury » Ferretti-Miron a sagement retenus, sans pour autant les convertir abusivement (et anachroniquement) en plaidoyers spécifiquement indépendantistes.

Les années d'accélération

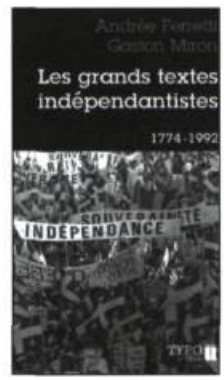
Tout se précise et s'intensifie lorsque se termine le règne de Maurice Duplessis et que se propage le souffle de la Révolution tranquille. La pensée indépendantiste s'exprime à gauche comme à droite, dépassant l'autonomie provinciale si présente dans les discours de l'Union nationale, mais débordant aussi par la gauche le programme libéral élaboré par Georges-Émile Lapalme et Jean-Marie Nadeau. En une courte et intense décennie, on entend ou on lit Raymond Barbeau et André D'Allemagne, Marcel Chaput et Pierre Bourgault, le Ralliement national (RN) et le Rassemblement pour l'indépendance du Québec (RIN), ***La Cognée*** et la revue ***Maintenant***, ***Parti Pris*** et le Front de libération du Québec. Période effervescente dont les textes présentés par Andrée Ferretti et Gaston Miron transmettent un écho étonnamment vivant.

La suite chronologique ne se présente pas comme une accalmie, mais comme une consolidation, peut-être même comme la mutation de discours individuels en un plaidoyer organisé, professionnalisé, davantage assuré de ses assises sociales. Non que les ténors se soient tus, mais le témoin est passé entre les mains du coureur suivant, celles des groupes de pression. Aux textes des précurseurs et des visionnaires que furent François-Albert Angers, René Chaloult, Andrée Ferretti ou François Aquin succèdent ceux des militants intégrés au Parti québécois, à la Société Saint-Jean-Baptiste et, après un long temps d'hésitation, aux centrales syndicales. Le discours indépendantiste appartient désormais à toute la société et détermine pour une part les orientations politiques.

À mesure que le Québec devient pluraliste et que les groupes de pression éprouvent le besoin de se situer face à l'indépendance, le risque grandit d'un éclatement de la motivation. Comment s'en étonner ? Le Québec indépendant tel que l'un le conçoit diffère, notablement parfois, de celui dont rêve l'autre. Pourtant, Andrée Ferretti et Gaston Miron parviennent, malgré les variations de tessiture entre les textes, à garder l'objectif de l'indépendance en dehors et au-dessus des « listes d'épicerie » sectorielles. Plusieurs plaidoyers défendent déjà le projet d'une indépendance québécoise d'inspiration social-démocrate, mais la grande majorité des textes tempèrent cette impatience et acceptent de mettre en veilleuse les modalités et les débats jusqu'à ce que le Québec se soit soustrait à l'emprise du fédéralisme. Cette stylisation, que le tandem Ferretti-Miron réussit sans homogénéisation forcée, révèle l'impressionnante cohérence de la démarche.

La quête et le pourquoi

En raison du décès de Gaston Miron, le survol du cheminement indépendantiste risquait de ne pas tenir compte de la dernière décennie. Risque aussitôt contré par la décision nuancée des éditeurs et d'Andrée Ferretti : par respect pour Miron le Magnifique, le premier tome demeurerait en l'état et Andrée Ferretti assumerait seule la



Andrée Ferretti

Photo : Josée Lambert

sélection des textes surgis au cours des années 1992-2003[2]. Sans qu'on puisse s'en étonner et encore moins le déplorer, le relevé change de tonalité. D'une part, l'indépendantisme, pour le meilleur et pour le pire, a tâté de la gouvernance ; d'autre part, la période qu'examine Andrée Ferretti autorise des textes plus longs et plus souvent rédigés par des femmes et des jeunes.

Au cours de cette récente décennie, les clivages et les équivoques prévisibles se sont multipliés. L'attrait et l'exercice du pouvoir émoussent plus d'une vertu et les compromis tolérables conduisent parfois aux détestables compromissions. Les textes que retient Andrée Ferretti sont ceux des tenaces, des fervents, de ceux et celles pour qui le pouvoir importe moins que la clarté du cap. Elle rejette d'emblée « les textes des crypto-indépendantistes et ceux des politiciens qui ajustent sans cesse leur discours aux aléas de la conjoncture électorale ». Du coup, certaines absences sonnent comme des condamnations. Le Parti québécois sera plus souvent une cible qu'un porteur du message. Se précise ainsi et s'alourdit le reproche mal voilé que lui adressait déjà le premier tome : « Nous avons réuni ici certains extraits du programme du Parti tel que réédité en 1991 où s'affirme enfin, de manière non équivoque, sa foi en une souveraineté sans trait d'union ». Le deuxième tome donne, en effet, la parole à des militants comme Yves Michaud, Louise Beaudoin, Gilbert Paquette, mais n'approche jamais le micro d'un Lucien Bouchard ou d'un Pierre-Marc Johnson.

Cette insistance sur la clarté du propos ne conduit pourtant pas Andrée Ferretti à ne retenir dans son corpus que les inconditionnels. Elle conservera, par exemple, le texte passablement désabusé de Mathieu Rock-Côté au lendemain d'un référendum raté : « Pour la première fois de notre histoire, nous cessons d'aspirer à l'indépendance. Cette question semble vraiment réglée ». Cela est dit avec un tel chagrin qu'elle y lit avec justesse une blessure plutôt qu'une véritable renonciation.

Le corridor idéologique s'élargit d'ailleurs au bénéfice surtout d'une pensée de gauche. Alors que le premier tome accueillait, en raison de son indépendantisme précoce, un Jules-Paul Tardivel fortement marqué à droite, le second accorde une importance croissante et sans contrepartie « cléricalisante » à des auteurs comme Mona-Josée Gagnon ou Claude Bariteau qu'on ne peut ranger ailleurs que dans la mouvance égalitaire et laïque. Il faut dire que le terroir québécois engendre aujourd'hui assez peu d'équivalents de Tardivel !

Relais et préférences

Le tome dû à Andrée Ferretti témoigne de l'importance prise depuis quelques années dans la réflexion indépendantiste par ce que j'appellerais des relais. À côté d'un média comme ***Le Devoir*** qui ouvre régulièrement ses pages à la pensée indépendantiste, des revues, des cercles de discussion, des sites Internet servent de plus en plus souvent d'incubateurs et de haut-parleurs. On doit penser ici à ***Argument***, à ***L'Action nationale***, à la coordination offerte par un Michel Venne ou un Michel Sarra-Bournet, tout comme il faut évoquer des sites comme Vigile. Avec flair, Andrée Ferretti les met à contribution et signale ainsi discrètement la modernisation du discours.

Des préférences de ma part ? La déclaration courageuse et lucide d'un François Aquin incapable de suivre son parti politique dans sa bouderie face au général de Gaulle, les lettres chaleureuses et abruptes d'Élaine Audet et d'Hélène Pelletier-Baillargeon à leurs amies iranienne et libanaise, le lyrisme inspiré d'Yves Michaud osant le terme vétuste et irremplaçable de patrie... Préférences, on l'aura compris, qui n'excluent aucun des choix d'Andrée Ferretti.

Le mot qui vient aux lèvres après un pareil retour aux sources et une telle mise à jour, c'est celui de merci. **NB**

1. Andrée Ferretti et Gaston Miron, ***Les grands textes indépendantistes, T.1, 1774-1992***, Typo, Montréal, 2004, 685 p. ; 18,95 $.

2. Andrée Ferretti, ***Les grands textes indépendantistes, T. 2, 1992-2003***, Typo, Montréal, 2004, 367 p. ; 14,95 $.

essai

Photo : Hélène Dorion 1996

Fernand Ouellette

Fernand Ouellette
JOURNAL DÉNOUÉ
Typo, Montréal, 1988, 263 p. ; 7,95 $

Ma première lecture du ***Journal dénoué*** remonte à l'été 1976. J'habitais alors Saint-Hyacinthe et c'est perdu au parc Casimir Dessaules que je le traversai, entre Gérard de Nerval et Antonin Artaud, J.R.R.Tolkien et Carlos Castañeda. Je crois bien que ce livre fut l'un de ceux qui me conduisirent le plus franchement à ce qui allait me permettre, non sans quelques incroyables ratés, d'accéder à la vie, c'est-à-dire à mes études en littérature. C'est pourquoi je lui conserve aujourd'hui encore tout mon respect, en autant que cela ait quelque sens s'agissant du récit de l'initiation qu'un homme se donne à l'idéal fou à travers les textes. Voilà qui explique mon émotion à le reprendre près de 30 ans plus tard.

En fait, je viens de redécouvrir que nombre de ceux qui comptèrent parmi mes auteurs furent au départ ceux de Fernand Ouellette. Non pas que les André Suarès, Rainer Maria Rilke, Fédor Dostoïevski lui eussent appartenu en propre, loin de là. Ils sont le fait d'une génération. Mais la manière dont il soumit Henry Miller (il commença par ***Tropique du Capricorne*** et moi par ***Tropique du Cancer***), Pierre Jean Jouve (un de mes premiers travaux universitaires porta sur ***En miroir***), Léon Bloy, Sœren Kierkegaard et Friedrich Novalis, entre autres, m'apparaît maintenant d'une telle intensité – on

sait qu'elle irradie de François d'Assise – qu'il est presque grossier de réduire cette œuvre à l'Hexagone, quelle que soit l'importance de ce mouvement dans notre petite littérature. Ouellette, homme des cimes conjuguant très jeune illumination et action, inscrit en chaque mot le sens sanguin de l'extrême, la direction du tragique. Condamné à l'irrémédiable, au poids du surmoi, il tente de s'échapper par les cieux pour mieux retomber dans le corps. La musique aussi, celle de Mozart et de Varèse, l'ouvre à la luminosité, à la densité de l'humain, à sa violence et sa dignité, à sa hauteur et son ignominie.

Fernand Ouellette est le poète québécois qui me fit entrevoir, par son « histoire intérieure », siège de son mi-dire, manière d'énoncer la vérité, l'incandescence et la fébrilité, l'intensité de la langue et de la pensée lorsqu'elles se rencontrent dans la chair passionnée et translucide. De cela, je le remercie.

Michel Peterson

John George Lambton Durham
LE RAPPORT DURHAM

Trad. de l'anglais par Denis Bertrand et Albert Desbiens

Typo, Montréal, 1990, 317 p. ; 8,95 $

Le rapport Durham : ces termes suscitent une réaction épidermique de dégoût chez les Canadiens français depuis son dépôt en 1839 « à sa Très Excellente Majesté la Reine » d'Angleterre. Le motif de la publication de ce document très officiel : les « désordres » en Amérique du Nord, principalement au Haut et au Bas-Canada (le Québec actuel), à la suite des soulèvements de 1837.

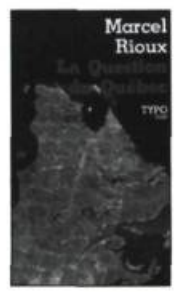
Les constats : la nécessité d'accorder au peuple le gouvernement responsable, conforme à la tradition britannique, d'établir de nouveaux pouvoirs fiscaux, de créer des municipalités. Mais, au cœur des enjeux, note le député anglais, une « haine aveugle et éternelle » entre deux « races », soit les Français et les Anglais : « Je m'attendais à trouver un conflit entre le gouvernement et le peuple; je trouvai deux nations en guerre au sein d'un même État ; je trouvai une lutte, non de principes, mais de race ».

Comment y remédier ? Durham est à ce sujet clair, on ne peut plus clair et prolixe : par une « lente assimilation », de la « grande » race, l'anglaise, incontestablement supérieure, car plus instruite, plus entreprenante, face à une nation (française) insoumise mais aussi « ignare, apathique et rétrograde ». Le tout est d'y arriver, grâce à une immigration soutenue, sans bouleversement. « Sans opérer le changement ni trop rapidement ni trop rudement pour ne pas froisser les sentiments et ne pas sacrifier le bien-être de la génération actuelle, l'intention première et ferme du gouvernement britannique doit à l'avenir consister à établir dans la province une population anglaise avec les lois et la langue anglaises, et à ne confier le gouvernement de cette province qu'à une Assemblée décidément anglaise. »

Certes, les Français du Bas-Canada s'opposeront, mais l'attraction et l'émulation naturelles pour les vertus anglaises feront leur œuvre, la division perdra de son intensité à mesure que le « fusionnement » s'accomplira.

Document historique, au langage et au contenu totalement inopérants eu égard aux valeurs actuelles, le rapport Durham n'en préfigure pas moins les débats centraux qui animeront le nouveau pays, le Canada, qui émergera quelque temps après, soit en 1867.

Yvan Cliche



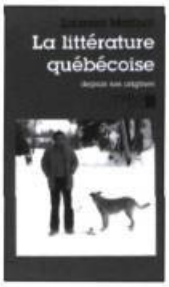
Marcel Rioux
LA QUESTION DU QUÉBEC

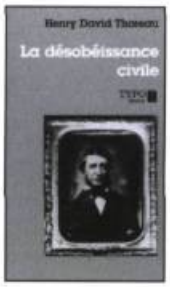
Typo, Montréal, 1991, 288 p. ; 9,95 $

La question du Québec, c'est bien sûr : « What does Québec want ? » C'est aussi un livre de circonstance écrit par Marcel Rioux à l'intention des Français en 1969 (paru chez Seghers), repris chez Parti Pris en 1976 puis à l'Hexagone en 1987. Il a véritablement acquis le statut de classique québécois au fil des ans et des rééditions, en même temps que se sont ajoutés des chapitres sur les événements d'octobre et l'élection du Parti québécois.

Ce livre est essentiellement un plaidoyer pour la survie de la culture québécoise, Rioux précisant que, « avant d'être un ensemble d'institutions et de pratiques manifestes, une culture est un ensemble de structures mentales et affectives dont les divers groupes et classes d'une société sont porteurs ; certaines sont communes à l'ensemble, d'autres sont particulières aux divers groupes de la société ».

Ce plaidoyer a, à la fois, très mal et très bien vieilli. S'il est devenu un classique, l'ouvrage a également acquis le statut de document des années 1960. Marcel Rioux, grand érudit et homme engagé, y défend la cause d'un Québec indépendant et autogestionnaire. Dans ce livre écrit avant l'adoption au Québec de la Loi 101, avant que la Révolution tran-





quille n'accouche du *Québec inc.*, Rioux s'inquiète de l'avenir de la langue française et met de l'avant un projet de société original. Si l'objectif est encore d'actualité, plusieurs arguments datent. Les anglophones de Montréal ne sont plus des Britanniques. Classes sociales et groupes ethniques ne sont plus aussi étroitement liés que dans les années 1950 et 1960, tant parce que la situation des francophones du Québec s'est améliorée qu'à cause de l'arrivée de nouveaux immigrants. Les premiers ministres qui ont succédé à Pierre Elliott Trudeau ne lui furent semblables ni dans le style ni dans les références intellectuelles.

Le livre nous fait également prendre conscience des progrès de l'historiographie québécoise. Marcel Rioux, sociologue, pour raconter l'histoire du Québec, s'appuie sur les travaux des historiens ; or, plusieurs interprétations qui faisaient école dans les années 1960 ont été fortement nuancées dans les années subséquentes. Et pourtant. La générosité de son approche ne laisse pas indifférent et sa démarche générale tient le cap.

Le chapitre écrit à chaud peu après les événements d'octobre est parmi ceux qui ont le moins vieilli : le sociologue fait alors œuvre originale, nous fournissant de nombreux éléments de contexte pour comprendre l'atmosphère et les enjeux de cette crise ; de même le tout dernier texte qui esquisse ce vers quoi devrait tendre un Québec indépendant, question à laquelle trop peu offrent actuellement des réponses. À la lecture de ***La question du Québec***, il appert que si la question n'est plus formulée exactement comme le faisait Marcel Rioux, elle demeure irrésolue.

Andrée Fortin

Laurent Mailhot
LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE DEPUIS SES ORIGINES

Typo, Montréal, 2003, 456 p. ; 16,95 $

Le débat sur la culture québécoise – on parle même parfois de « civilisation québécoise » (Françoise Tétu de Labsade) –, sur l'existence ou la légitimité d'une littérature spécifiquement québécoise, est, semble-t-il, à l'image de celui sur la langue ou sur le statut politique du Québec, aussi interminable qu'insoluble... du moins dans certains milieux. S'il apparaît difficile de tout résoudre d'un coup, on peut du moins mettre dans la poche de son veston préféré une petite bible récemment rééditée chez Typo : ***La littérature québécoise depuis ses origines***, de Laurent Mailhot. L'auteur, une sommité en la matière, présente un agréable survol de la totalité de la littérature québécoise, des ***Relations*** des Jésuites à la jeune dramaturgie, de la nouvelle poésie aux essais les plus divers.

Le style souvent léger de Laurent Mailhot lui permet de se concentrer sur l'essentiel. Donc, ici, pas de longues digressions, ni états d'esprit personnels. Pas de surenchère sociohistorique non plus. L'auteur s'arrête sur certains auteurs plutôt que sur d'autres, résume certaines œuvres (ces choix ne sont bien entendu pas vides de sens, mais il faut bien en faire) et présente parfois l'ensemble des écrits d'auteurs jugés significatifs ou dont l'œuvre, même réduite, a influencé la société. On retrouve donc les incontournables Groulx et Garneau, Dubé, Tremblay et Ducharme, Borduas, Ferron, Gauvreau, mais aussi des écrivains peut-être moins connus comme Jean-Jules Richard ou Gaëtan Brulotte.

Cette nouvelle édition en format de poche est l'outil de référence parfait pour l'étudiant en littérature québécoise, mais elle saurait aussi être un cadeau idéal pour celui ou celle qui croit tout savoir sur la littérature d'ici...

Sylvain Marois

Henry David Thoreau
LA DÉSOBÉISSANCE CIVILE

Typo, Montréal, 1994, 120 p. ; 14,95 $

En 1846, alors qu'il quittait sa cabane au bord du célèbre lac Walden, Henry David Thoreau fut interpellé par un représentant de la justice qui le pria de rembourser les impôts qu'il n'avait pas payés depuis quatre ans. L'écrivain refusa et passa la nuit en prison. Par cet acte, il voulait s'opposer à l'esclavage que pratiquait en toute légitimité la moitié du pays. Déjà, à l'époque, plusieurs réunions et manifestations abolitionnistes avaient eu lieu. Mais le gouvernement s'entêtait à ne pas vouloir s'ingérer dans les affaires des États du Sud. Durant cette même année, les États-Unis, qui voulaient étendre leurs frontières, avaient déclaré la guerre au Mexique ; un conflit qui se termina deux ans plus tard par l'annexion au pays du Nouveau-Mexique et de la Californie. C'est aussi à cette guerre, à l'achat d'armes, que s'opposait Henry David Thoreau dans la conférence qu'il donna en 1848 devant une assemblée indifférente, où il relatait cette fameuse nuit en prison et les raisons de son acte de refus. Personne, même pas les journaux, ne prit au sérieux les propos quelque peu anarchistes de ce marginal. Cette conférence fut publiée sans retentissement l'année suivante dans une revue transcendantaliste sous le titre ***La relation entre l'individu et l'État***, puis un an après la fin de la guerre de Sécession dans un recueil posthume d'œuvres avec le titre qu'on lui connaît maintenant. Même si en 1917 le livre était en librairie et dans les bibliothèques, la féministe anarchiste Emma Goldman était arrêtée pour en avoir lu des extraits en public, de même qu'Upton Sinclair lors d'une grève en 1930 ; quelques mois plus tard, cette même année, des policiers ont pilonné un numéro d'un journal italien de New York parce qu'il contenait une traduction de ***La désobéissance civile***. Mais qu'y avait-il là-dedans de si subversif ?

À l'instar de certains de ses contemporains européens, Thoreau y décriait l'embrigadement idéologique. Il invita directement les fonctionnaires, moteur de l'État, à abandonner leur poste. Ils devaient prendre conscience qu'ils étaient plus que les rouages interchangeables d'une machine divine, qu'ils étaient en soi l'État, qu'ils participaient activement et non passivement à la mise en œuvre des mesures discriminatoires. Aujourd'hui ils sont nombreux les intellectuels soutenus par l'État qui le conspuent secrètement pour se donner bonne conscience. Il faut bien vivre ! À

chacun sa croûte ! Comme dira Nietzsche quelques années plus tard : « De petites actions non conformistes sont nécessaires ! », mais l'on en vient à accepter l'intolérable quand un individu dont on reconnaît la valeur se plie aux règles du jeu. Selon Thoreau, chaque individu qui compose la collectivité se doit de prendre la parole pour lui-même et de s'insurger quand la liberté d'un autre est mise en péril, sans attendre l'assentiment de la majorité. Et l'indépendance, à cet égard, est essentielle.

« J'adhère de tout cœur à la devise selon laquelle 'le meilleur gouvernement est celui qui gouverne moins'», déclare l'homme des forêts. Vision idéaliste ? En effet, pour ceux qui veulent assurer leur sécurité et qui pensent à protéger leur fonds de pension…

Judy Quinn

Photo : A.-M. Guérineau

Fernand Dumont

Fernand Dumont
LE SORT DE LA CULTURE

Typo, Montréal, 1995, 384 p. ; 16,95 $

Dans ***Le sort de la culture***, Fernand Dumont a rassemblé des articles écrits entre 1978 et 1986 ; il s'y révèle à la fois sociologue, philosophe et historien. Si l'ouvrage n'a pas la cohérence du ***Lieu de l'homme*** (1968), il peut servir de porte d'entrée car il est de lecture plus facile. De plus, la pensée de Fernand Dumont s'est raffinée au fil des ans, et elle s'incarne ici dans des études plus concrètes, sur le Québec et la religion, notamment. Les trois articles sur la culture populaire, sur la culture savante ainsi que sur la « culture dispersée », à la fin de la première partie, introduisent à l'œuvre théorique de Dumont, et celui sur l'histoire de la pensée québécoise, à ses travaux sur les idéologies et à ***Genèse de la société québécoise*** (1993).

Le sort de la culture, qui se définit par sa place entre la mémoire et l'utopie, entre le passé et le projet, est toujours incertain. Dès le prologue Dumont affirme que la culture a toujours été en crise : « [...] après tout, si nous rêvons, si nous pensons, si nous créons, c'est parce que nous ne sommes pas en accord avec le monde. Pas de crise, pas de culture ». Mais la question qui se pose avec plus d'urgence, selon lui, est celle de la possibilité actuelle d'une culture commune. La question était déjà au cœur du ***Lieu de l'homme*** (1968) comme elle le sera dans ***Raisons communes*** (1995).

Paradoxalement, la plupart des textes n'ont pas vieilli, même s'ils portent la marque de l'époque où ils ont été écrits. Cela tient à la largeur de vue du penseur. Le seul dont le titre nous renvoie quelques années en arrière est celui sur la « société de jeunes », mais comme Dumont réfléchit beaucoup dans l'article sur les rapports entre les générations, le lecteur du XXIe siècle y trouve matière à réflexion. Le texte sur le développement culturel, qui ouvre le livre, est à mon sens celui qui a le plus vieilli, car il est très près des enjeux de 1979, où paraissait le livre blanc sur le développement culturel.

L'ouvrage est accompagné d'une excellente préface de Micheline Cambron, qui vaut à elle seule le détour.

Andrée Fortin

Victor-Lévy Beaulieu
JACK KÉROUAC
ESSAI-POULET

Typo, Montréal, 2004, 230 p. ; 12,95 $

« Je ne sais pas, finalement, si je parle de Jack ou de moi-même », peut-on lire dans ***Jack Kérouac***, un essai paru d'abord en 1972. Il n'y a pas de doute pour Typo, qui a choisi, pour la réédition de ce classique, la photo de Victor-Lévy Beaulieu en couverture de son livre. L'auteur y adopte une écriture spontanée à la Kérouac, en insérant dans sa phrase parenthèses et tirets, pour laisser libre cours à sa pensée : associations d'idées et allusions à ce qui se passe en lui et autour de lui au moment de l'écriture forment de longues digressions. Et, quand l'inspiration s'en va, des lignes pointillées coupent un paragraphe ou mettent un terme à un chapitre. Beaulieu ne cache pas que l'écriture de ce livre lui a donné du fil à retordre : « Rien ne m'a été aussi difficile que ce livre infaisable, recommencé trop souvent, ou découpé en séquences cinématographiques ». C'est que le romancier canuck semble agir sur l'écrivain québécois comme un révélateur : « T'es une fin de race, comme ce sacré vieux Jack [...] », s'avoue-t-il.

Pourtant, n'a-t-on pas fait de Kérouac le chantre, voire le pape de la Beat Generation ? Un mythe, d'affirmer l'auteur, une réputation créée par une jeunesse qui n'est pas allée plus loin que ***On the Road***, le roman-culte. Victor-Lévy Beaulieu, lui, n'a pas quitté le romancier qu'il a découvert à Paris, depuis ce jour de 1967 où il tomba par hasard sur un de ses livres dans lequel, en le feuilletant, il lut : « Ciboire, j'pas capable trouver ça ». Selon lui, Kérouac crée à partir du langage, là est son génie, quoiqu'il soit un merveilleux conteur, mais sans se distinguer en cela des romanciers américains traditionnels. Ses quelque vingt romans, « des manières de confessions publiques », révèlent un romancier « allergique à des mots comme succès, bonheur, santé, argent et gloire ». Le mythique chantre de la Beat Generation, né au Massachusetts de parents canadiens-français, incarne le Canadien français catholique tourmenté, résigné dans sa misère et tourné vers le passé quand il pourrait miser sur l'avenir. N'empêche, il fascine Beaulieu qui éprouve à la fois admiration et répulsion et pour cause : « Les livres de Jack sont ce que le Québécois a fait de plus douloureux contre lui-même – Peau de chagrin canuck ».

Un ouvrage qui n'a rien perdu de son originalité et de sa pertinence plus de trente ans après sa parution.

Pierrette Boivin

Pierre DesRuisseaux
DICTIONNAIRE DES PROVERBES QUÉBÉCOIS

Typo, Montréal, 1997, 302 p. ; 14,95 $

Manière de dire colorée et populaire, les proverbes sont souvent cités de façon spontanée et perçus comme une vérité rassurante. Le ***Dictionnaire des proverbes québécois*** de Pierre DesRuisseaux, édité pour la première fois en

Pierre DesRuisseaux

1974 et publié chez Typo au cours des années 1990 dans une nouvelle édition revue et augmentée, se veut un ouvrage de référence et de consultation indispensable sur le sujet. Se distinguant de semblables livres parce qu'il accorde plus d'importance aux sources orales, ce dictionnaire a été établi après de nombreuses recherches, effectuées notamment dans différents documents audiovisuels ou archivistiques et auprès d'une centaine d'informateurs, dont les noms apparaissent à la fin de l'ouvrage.

Dans ce dictionnaire, Pierre DesRuisseaux présente 777 proverbes utilisés au Québec et considérés par les utilisateurs comme faisant partie du patrimoine. Répertoriés en ordre alphabétique de mots-clés, à la manière des dictionnaires de citations, les proverbes sont accompagnés de leur signification et d'une liste d'équivalents étrangers issus de la francophonie. Cela permet entre autres d'apprendre que l'expression « Il n'y a pas rien qu'un chien qui s'appelle Pitou » provient de la France, où l'on affirmait au XVIII[e] siècle qu'« il y a plus d'un âne (à la foire) qui s'appelle Martin », et que les équivalents français du proverbe québécois « Faute de pain, on mange de la galette » sont « À défaut de chapon, pain et oignon » ou « Faute de grive, on mange des merles ».

Accessible, cet ouvrage de poche se consulte aisément et permet de faire plusieurs découvertes, dont certaines s'avèrent parfois étonnantes. Il demeure aussi révélateur de l'imaginaire collectif québécois et des correspondances qui existent entre notre culture et les autres cultures de la francophonie.

Véronique Pepin

fiction

Madeleine Gagnon
LE CHANT DE LA TERRE
Typo, 2002, 362 p., 16,95 $

« Tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai mon écrire. » Voilà la formule qui me vient, redécouvrant avec émoi l'œuvre archéologique de Madeleine Gagnon à travers cette belle anthologie. Mais qu'on y prenne garde : l'archaïque, le très ancien ne s'entend pas comme le passé de l'avant. Ici, le temps est aux frayages, les traces différant chaque lettre de leurs moments d'inscription. Ici, les anfractuosités du monde laissent émerger le labeur du mouvement permanent du déchiffrage. Paul Chanel Malenfant a raison, dans son humble et féconde préface, de rappeler que pour la poète, *écrirelire*, c'est tout un. Leçon de poésie. Ce qui veut dire lent-rapide, du rythme de l'infaillible et effaçante venue au monde des choses et des êtres. D'où des textes qui, sous une apparence souvent tranquille, organisent des tissages de lézardes se jouant de tout essentialisme, de toute présence à soi, de toute transparence naïve. Ici, pas de consistance d'Absolu. Ici, ça insiste. Un point c'est rien !

Le chant de la terre (on me pardonnera, mais les échos fusent, de Gustav Mahler à Mikis Theodorakis, de Pablo Neruda à Martin Heidegger et tant d'autres voix) convoque la lumière la plus souple et la plus sécante, les secrets les plus étroits et les plus

Madeleine Gagnon

spectaculaires. Le corps, la matière, la chair, les os rencontrent de désespérantes questions : « Lettres fossiles. Oreilles closes. Vains cris dans les tympans malades. Écrire est-il possible quand plus personne n'entend ? » Aussiôt *ditécrit*, sitôt *énoncélu*, la vivacité du legs des mots de l'histoire, jamais fixés, toujours tremblants, donnent lieu et force à la réponse au « milieu dehors / jamais dedans le centre ». Les pierres fendent à peine qui fomentent les temples. Les routes ne sauraient donc creuser des trous dans les ventres amers. Les pierres s'ébranlent, frémissent d'amours et des pensées élémenterres. Ça casse et ça passe entre les eaux des rêves et de la musique. Ivre de sollicitude, hétérogène, infinie, cri, par moments savante, à d'autres *insue*, l'œuvre de Madeleine Gagnon s'avance « Sur la route vague / vers la fin des temps ». Processus des signes de l'oubli.

Michel Peterson

Paul-Marie Lapointe
LE VIERGE INCENDIÉ
Typo, Montréal, 1998, 171 p. ; 10,95 $

Fleuron de la littérature de révolte, ***Le vierge incendié*** est une œuvre de jeunesse d'une étonnante rigueur, un recueil capital parmi les quelques œuvres authentiquement surréalistes publiées au Québec. Paru peu après ***Refus global*** et chez le même éditeur (Mithra-mythe), le ***Vierge*** incendie simultanément le langage et la société de 1948. Dans un mouvement plus cinématographique que

musical, le lecteur s'y trouve assiégé par un charroi ininterrompu d'images où se lit la libération sous toutes ses formes : artistique, sexuelle, sociale, etc. Alors que l'énumération domine et pourrait entraîner une certaine monotonie, la discontinuité du propos provoque un fort contraste où s'entrelacent la violence et le jeu. « Un cœur peuplé de génies roses, festivaux [sic] lesbiens. Grande course effrénée au cerceau de pampres gothiques et dieux nauséabonds. Journées de courir le midi du plaisir ; estompe de la mort des petites fauvettes dans les tulipes ; écrasement des paumes sur les larmes de sable ; pieds de ronces dans la peau. Bon sommeil de rivière, sans barque ni volupté. » Malgré l'appui reçu des automatistes, la renommée du recueil mettra plusieurs années à se construire, le plus étonnant étant la diversité des mouvements s'en étant réclamé, des nationalistes jusqu'aux formalistes.

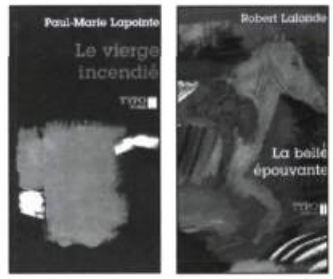
La présente édition inclut judicieusement le texte « Nuit du 15 au 26 novembre 1948 », rédigé sous l'impulsion des mésaventures de Borduas et inédit jusqu'à la rétrospective ***Le réel absolu***, en 1971. Plus lisible en relation avec le premier recueil, cette saison en enfer fait davantage poindre l'humour de Lapointe, notamment dans une courte glossolalie inspirée de Claude Gauvreau (« *ceci est du sauvage* », précise l'auteur en bas de page).

Peu d'indices laissaient présager de ce qu'allait devenir cette poésie après douze ans de silence. Avec ***Choix de poèmes*** puis ***Pour les âmes*** (en 1960 et 1965), Paul-Marie Lapointe progressera vers un humanisme très singulier, où l'iconoclasme religieux fera place à un détournement sagace des symboles. Aussi universel qu'incarné dans les réalités québécoise et américaine, ce poète fait aujourd'hui figure de phare.

Thierry Bissonnette

Robert Lalonde
LA BELLE ÉPOUVANTE
Typo, Montréal, 2000, 184 p. ; 11,95 $

En ces temps de cynisme, il nous est devenu impossible de voir un *happy end*, ou de lire la phrase : « Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants », sans un douloureux sursaut de réalisme : et ensuite ? Après quelques années,



les chicanes de ménage, les déceptions, les désillusions ?

Le *happy end* a donc perdu de sa crédibilité. Et de son intérêt, car ce n'est rien de plus qu'une fin, un point final sans durée ni dimension. Or ce qui donne du piquant à une histoire, ce sont les difficultés qu'ont traversées les personnages *avant*, et non la petite vie sans rebondissements qu'ils semblent s'apprêter à vivre au terme de leurs tribulations.

Dans cette œuvre qui lui a valu le Prix Robert-Cliche du premier roman en 1981, Robert Lalonde nous fait grâce des aventures qui précèdent le *happy end*... et aussi du scepticisme dont on en affuble généralement la suite dans notre esprit. ***La belle épouvante***, c'est un arrêt sur image à la phrase : « Et ils furent heureux... » Le narrateur est en amour avec « Elle », et tout est là. « Oh non ! ce n'est pas tout. Il y a Elle qui surnage avec moi. Là, c'est vraiment tout », conclut-il.

Le personnage n'évolue pas au fil du récit. Pas au sens classique de l'intrigue romanesque. Mais il saisit et évoque le caractère « diapré » de son existence : « Parce que je change. Chaque jour me voit autre. C'est un virus que j'ai attrapé lors d'une séance de cinéma-vérité qui dure depuis maintenant trente ans ».

Il rapporte donc simplement des scènes de sa vie quotidienne avec « Elle », dans un texte en friche arrosé de divagations heureuses, parfois riches, parfois vagabondes. Car si la dépression est considérée par de nombreux psychologues comme l'occasion rêvée de faire des prises de conscience et par nombre d'auteurs comme le prétexte parfait pour faire un livre, Robert Lalonde prend résolument ici le chemin inverse : tomber amoureux, voilà qui peut remplir des pages et des pages d'introspection, de confidences et de réflexions : « Qui n'a pas souhaité au moins une fois enlacer, jusqu'à la contenir, la lumière particulière d'une journée de parfait bonheur ? [...] Qui donc n'en a pas assez de la charité désordonnée ? [...] Qui donc ne se perçoit pas avec toutes ses entailles, ses manques, ses enveloppes ? [...] Qui donc y croit dur comme fer quand il dit : je vais recommencer à zéro ? »

François Lavallée

140 livres à gagner

CONCOURS TYPO

À gagner : la collection complète des éditions Typo (140 livres).

Conditions de participation

Découper le coupon de participation dans *Nuit blanche* n° 97 ou dans *Nuit blanche* n° 98 et le poster à l'adresse indiquée à l'endos du coupon.

Plus d'une participation par personne est permise, mais seul le coupon original sera accepté. Les photocopies ou autres moyens de reproduction du coupon seront refusés.

Pour être admissibles au tirage, les participants devront répondre à la question-concours et inscrire obligatoirement à l'endos du coupon de participation leurs nom, prénom, adresse postale complète et un numéro de téléphone.

Madeleine Monette

Madeleine Monette
PETITES VIOLENCES
Typo, Montréal, 1994, 241 p. ; 12,95 $

Petites violences, le second roman de Madeleine Monette, confirmait à l'époque de sa parution l'indéniable talent de son auteure déjà récipiendaire du Prix Robert-Cliche pour ***Le double suspect***.

Réaliste et feutré, ce récit de petites violences conjugales est à l'image de la description offerte par la narratrice dès les premières pages : Martine contemple le reflet d'un visage féminin dans une vitre. Plus l'obscurité s'installe dehors et plus la réflexion devient franche…

Coincée entre son conjoint Claude et son amant Lenny, Martine voit la caricature de son triangle amoureux en ses amis hôtes : Pierre jaloux de Véronique qui invite Keven à s'installer chez eux, voire entre eux. Reflet démultiplié dans les attachements ambigus de Claude et Lenny pour d'autres femmes.

Si aucun crime passionnel ne vient ternir ces chassés-croisés qui ont lieu dans un New York « d'avant le 11 septembre », la violence n'en jaillit pas moins à chaque rencontre, à chaque phrase prononcée : contrôle de celui qui fouille les tiroirs et dépouille le courrier de l'autre, sabotage amoureux, médisances, harcèlement, bouderie et mensonges sont au cœur des échanges des protagonistes. La fin de ce cycle de violence doit passer par la rupture du triangle amoureux… les victimes en auront-elles le courage ?

Suzanne Desjardins

Sylvain Trudel
LE SOUFFLE DE L'HARMATTAN
Typo, Montréal, 2001, 256 p. ; 11,95 $

Presque vingt ans après sa parution, ***Le souffle de l'harmattan*** conserve le charme de ces textes qui, sans être de purs chefs-d'œuvre, laissent sur leurs lecteurs une empreinte durable. Écrit au milieu des années quatre-vingt, à l'époque où les télévisions occidentales montrent les images insoutenables de la famine au Sahel et en Éthiopie, le premier roman de Sylvain Trudel se distingue par une écriture qui lie à l'originalité et au foisonnement verbal la pudeur et la délicatesse du ton.

Tous les deux orphelins, Hughes Paradis et Habéké Axoum décident d'être amis dès leur rencontre, comme s'ils étaient unis par une communauté de destins. « Chez nous, je correspondais à tout ce qui donne mauvaise conscience. C'était la même chose pour Habéké ; il correspondait à un Africain tout nu et à gros ventre qui regarde dans les cuisines par la fenêtre du téléviseur, le soir au téléjournal, pour lorgner les bons aliments qui fument sur nos tables. » Loin de vivre leur singularité comme une tare, les deux enfants orphelins rêvent de liberté, d'amitié fraternelle et de terres lointaines. Mus par une grande générosité et une candeur sans pareille, Hughes et Habéké tentent vainement de sauver Odile, une jeune fille dont la vie est constamment menacée par des caillots sanguins qui entravent l'irrigation de son cerveau. Un projet, beau mais désespéré, que Hughes résume ainsi : « On voulait l'irrigation de ses pays secs pour qu'une saison des pluies redonne la vie à ses arbustes fruitiers ». Quoique drôle et savoureuse, l'écriture de

Question-concours : Nommez un des trois fondateurs de Typo

La réponse se trouve dans le Billet à la page 2.

Le tirage se fera en avril 2005 au Salon du livre de Québec.

Réponse : _____

Nom : _____ *Prénom :* _____

Adresse : _____ *Ville :* _____

Province : _____ *Code postal :* _____ *Tél. :* _____

Courriel : _____

Envoyez le coupon de participation à : Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403, Québec (Québec) G1R 1R7.

Sylvain Trudel nous révèle la face sombre de l'existence, l'hypocrisie des adultes et les dangers de la conformité érigée en règle de vie. Sylvain Trudel nous introduit dans un univers aux antipodes du « monde merveilleux » de Walt Disney.

Sylvain Brehm

Sylvain Trudel
TERRE DU ROI CHRISTIAN
Typo, Montréal, 2000,
249 p. ; 13,95 $

Voici l'absolue dérive de deux garçons liés par le rêve : Luc, qui observe et narre, désire « devenir quelque chose, comme le frère » de son ami Christian, petit roi déchu qui se croit ignoré de Dieu. L'amitié peut-elle arracher une personne à la douloureuse obscurité d'une psychose ?

Il y a quinze ans, après ***Le souffle de l'harmattan***, Sylvain Trudel offrait ce deuxième roman en confessant sa teneur un brin autobiographique : il avait connu un adolescent, autrefois, rongé par la schizophrénie…

Malheureusement pour ses lecteurs d'un certain âge, Sylvain Trudel, à l'instar de ses héros, a fui le monde ironique des adultes pour habiter le monde onirique des enfants et est devenu, par la suite, le formidable auteur de romans jeunesse que l'on connaît.

Reste comme témoignage de son passage dans la littérature « pour les grands » ce livre qui, comme son premier roman, est constitué de la narration décousue d'un être qui découvre le chaos du monde.

Suzanne Desjardins

Dany Laferrière
COMMENT FAIRE L'AMOUR AVEC UN NÈGRE SANS SE FATIGUER ?
Typo, Montréal, 2002,
177 p. ; 11,95 $

Il est toujours intéressant, lors de la réédition d'un livre, de relire les témoignages critiques qui ont accompagné sa publication quelques années plus tôt. Lors de la sortie de ***Comment faire l'amour avec un Nègre***, Réjean Beaudoin écrit dans la revue ***Liberté*** qu'il s'agit d'« une parfaite ineptie ». Suzanne Lamy, quant à elle, s'enthousiasme de trouver « enfin de l'humour noir » dans la production littéraire québécoise (***Spirale*** nº 58). Depuis, le roman de Dany Laferrière a connu un succès incontestable : il a été porté à l'écran et est aujourd'hui cité dans la plupart des manuels scolaires récents.

A posteriori, ce qui aurait pu passer pour un pavé jeté dans la mare des préjugés et du conformisme intellectuel semble avoir été plutôt favorablement reçu. Aujourd'hui, c'est avec un sourire amusé que l'on relit les aventures du narrateur et de son ami Bouba, deux jeunes Noirs oisifs, épris de jolies femmes, logeant dans un minuscule appartement donnant sur le Carré Saint-Louis. On a parfois le sentiment que les années ont passé et que Montréal a quelque peu changé. Néanmoins, la truculence et la verve de Laferrière font mouche aujourd'hui encore. C'est d'ailleurs sans doute grâce à cette écriture nerveuse et insolente que l'auteur parvient à adopter une position à la fois critique et distante lorsqu'il aborde le délicat problème de la confrontation raciale sous l'angle de la sexualité.

On aurait donc tort de réduire ce premier roman à un simple récit facétieux. En multipliant les références aux artistes de jazz, aux écrivains (et notamment aux écrivains noirs tels que James Baldwin et Chester Himes), Dany Laferrière inscrit son texte dans un référentiel nord-américain. À ce titre, ***Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer ?*** apparaît bel et bien comme le premier volet d'une œuvre que l'auteur qualifie d'« autobiographie américaine ».

Sylvain Brehm

Jacques Ferron

Jacques Ferron
L'AMÉLANCHIER
Typo, Montréal, 1992,
207 p. ; 10,95 $

« Je me nomme Tinamer de Portanqueu. Je ne suis pas fille de nomades ou de rabouins. Mon enfance fut fantasque mais sédentaire de sorte qu'elle subsiste autant par ma mémoire que par la topographie des lieux où je l'ai passée, en moi et hors de moi. Je ne saurais me dissocier de ces lieux sans perdre une part de moi-même. »

Voilà, tout y est, ou presque : l'enfance, l'ancrage dans un pays qu'il faut sans cesse s'approprier, la quête et la perte d'identité. Et, bien sûr, une écriture précise et envoûtante. Pour sa fille unique, Léon de Portanqueu, esquire, dessine habilement une frontière entre le bon côté des choses et le mauvais, entre le monde de l'enfance et celui des adultes, « vilains comédiens jouant toujours le même rôle, [qui] ne comprennent pas que l'enfance est avant tout

une aventure intellectuelle où seules importent la conquête et la sauvegarde de l'identité », empruntant tantôt à l'univers onirique de Lewis Carroll pour nous entraîner à sa suite du bon côté des choses, et redevenant tantôt l'ardent polémiste qui dénonce la conduite absurde qui nous caractérise à d'autres moments (et qui fait ici écho à l'expérience de Ferron en milieu psychiatrique).

Tout à la fois conte et roman, selon le point de vue que l'on adopte, ***L'amélanchier***, d'abord paru aux éditions du Jour en 1970, illustre toute la complexité et la richesse de l'œuvre de Jacques Ferron, tant sur les plans thématique, sémantique et stylistique. Chaque fois que je m'y replonge, cherchant le meilleur angle pour en parler, je me retrouve aussitôt sous l'emprise d'une écriture dont l'immense pouvoir évocateur me fait oublier ma propre quête. Riche et complexe, ce roman l'est à plus d'un égard et plusieurs lectures ne parviennent pas à émousser son pouvoir d'attraction. Pour résumer le tout, l'envie est grande d'emprunter à la langue forestière de Monsieur Northrop, tout droit sorti d'***Alice au pays des merveilles***, le mot de la fin : Ouhonnedeurfoule-dé ! Ouhonnedeurfoule-dé !

Jean-Paul Beaumier

Abla Farhoud

Abla Farhoud
LE BONHEUR A LA QUEUE GLISSANTE
Typo, Montréal, 2004, 175 p. ; 10,95 $

Entreprendre la lecture d'un livre sur lequel on ignore tout, c'est un peu comme partir pour une promenade spontanée, sans objectif fixe, sans montre ni plan. On sait, au fond de soi-même pour l'avoir déjà fait ou parce qu'on le souhaite ardemment, qu'on risque, en tournant à gauche plutôt qu'à droite, de faire une rencontre ou une découverte tout aussi imprévue que déterminante. C'est assez rare, mais ça arrive, et c'est ce qui s'est passé à la lecture d'un petit roman (moins de 200 pages) : ***Le bonheur a la queue glissante***, d'Abla Farhoud.

Abla Farhoud, libanaise d'origine, nous raconte l'histoire de Dounia, une grand-mère septuagénaire qui, comme l'auteure, a immigré au Canada dans les années cinquante. Les monologues intérieurs de Dounia nous informent sur ses nombreux enfants et petits-enfants, sur sa vie de mère, de conjointe, de femme, d'immigrante, sur ses désirs, ses peines et ses joies, ses réussites et ses échecs... On découvre lentement qu'elle n'a jamais maîtrisé la langue d'ici et que ses enfants et petits-enfants parlent de moins en moins sa langue, leur langue maternelle, et que c'est par la nourriture, les regards et surtout le silence qu'elle a fait face à la vie et qu'elle affronte maintenant la vieillesse. Mais, si ce n'était qu'une histoire comme tant d'autres où la dignité s'oppose à l'adversité, les souvenirs du village d'origine aux difficultés d'intégration à la culture québécoise, bref où l'on énumère les hauts et les bas d'une existence plutôt banale, on fermerait ce petit livre en haussant les épaules et en se disant que la vie est parfois bien injuste... Mais, réjouissez-vous, il n'en est rien !

L'intériorité qui rencontre l'universel et la profonde humanité que l'on retrouve dans le livre d'Abla Farhoud en font une lecture qui nous coupe du monde et du temps... atemporelle. C'est Camus sous le masque d'une Libanaise septuagénaire...

Sylvain Marois

Roland Giguère
L'ÂGE DE LA PAROLE
Typo, Montréal, 1991, 164 p. ; 10,95 $

Toujours empreints d'immédiateté, les premiers poèmes de Roland Giguère relèvent d'un surréalisme modéré, où la préséance de l'imagination laisse place à un accueil des choses concrètes. Bien qu'on puisse y lire une critique de l'époque duplessiste, c'est avant tout d'un combat de l'homme contre lui-même et contre l'inhumain dont il est question. Dans cette lutte semée d'obscurité, la figure de l'amoureuse sauvegarde et aiguille la navigation poétique : « [N]ous appartenons à tous les futurs / puisque ta réalité est possible / puisque tu es réelle / au cœur des neiges éternelles / je laisse mon dernier regard / à l'orée de ta beauté », écrit Giguère à propos de l'« Adorable femme des neiges ».

L'âge de la parole, paru à l'Hexagone en 1965, n'est pas une simple rétrospective. Recueil de recueils, le volume a résulté d'un tri parmi les multiples livres d'artiste publiés à compte d'auteur chez Erta. Ce fut aussi l'occasion pour le poète de rejoindre un plus vaste public, ce qui se prolongera dans deux autres rétrospectives, ***La main au feu*** puis ***Forêt vierge folle***.

« Enchanteur pourrissant » à la façon d'Apollinaire, Roland Giguère transcrit une sorte de misère illuminée, où l'angoisse traverse le libre jeu des mots, s'opposant à la recherche d'innocence et de naïveté maintes fois énoncée. « [E]t après des années de ruine de bris et d'oubli / apparaissait à la surface d'un étang / parmi tant de cadavres / un ovale blanc un visage d'enfant // comme un cerceau retrouvé. » Suivant ses traces, le lecteur ira à la dangereuse recherche de lui-même et voudra regagner cet âge oublié de la parole.

Thierry Bissonnette

Photo : A.-M. Guérineau 1984

Madeleine Ouellette-Michalska

Madeleine Ouellette-Michalska
L'ÉTÉ DE L'ÎLE DE GRÂCE
Typo, Montréal, 2002, 476 p. ; 16,95 $

L'œuvre de Madeleine Ouellette-Michalska compte parmi les plus sensibles et les plus envoûtantes de la littérature québécoise. À preuve ***L'été de l'île de Grâce***, roman publié en 1993 chez Québec Amérique, était réédité chez Typo moins d'une décennie plus tard.

Ce texte lumineux, à la fois dense et prenant, raconte une saison particulière de la vie du docteur James Milroy : l'été 1847.

Nommé directeur médical de la station de quarantaine de la Grosse-Île, le médecin se voit isolé de son épouse et de ses deux fils durant plusieurs mois. Son mandat n'est pas banal : Milroy doit préserver la population de l'épidémie de typhus qui la menace. Des centaines de milliers d'immigrants se dirigent effectivement vers l'Amérique. Fuyant la famine qui sévit en Irlande, les réfugiés entrevoient le Nouveau Monde comme un lieu paradisiaque, synonyme de liberté et de richesse.

Or les navires surabondent, et les ressources de la station de quarantaine s'avèrent insuffisantes. Les victimes s'accumulent ; certains jours, les vents portent des miasmes putrides, les fossoyeurs ne fournissant pas à la tâche… Sur l'île, la désolation règne, mais les alliances sont précieuses, et l'amour humain, inestimable. Ainsi, malgré la lourdeur de son devoir et les difficultés qui ne cessent de surgir, le médecin, porté par la passion de sa chère Agnès, met tout en œuvre pour mener à bien sa mission.

Aussi touchant que captivant, le roman de Madeleine Ouellette-Michalska s'avère également instructif. Fable remarquable sur un grave épisode de l'immigration irlandaise, ***L'été de l'île de Grâce*** est une œuvre marquante, dans laquelle se déploient la finesse et la puissance de la plume de son auteure.

Véronique Pepin

Jacques Ferron
THÉÂTRE I
Typo, Montréal, 1991, 556 p. ; 14,95 $

Jacques Ferron est bien plus connu pour ses activités politiques, comme fondateur du défunt Parti rhinocéros, par exemple, ou encore pour ses contes (***L'amélanchier***, ***Les confitures de coings***, etc.) que pour son œuvre dramatique. Il a pourtant écrit de nombreux textes pour le théâtre. En fait, Jacques Ferron apparaît comme l'un de ces auteurs dont le nom est généralement connu, mais dont l'œuvre est quelque peu ignorée, et, dans le cas du théâtre, peu jouée. Peut-être pour contrer ce triste état de choses, Typo rééditait en 1991 ***Théâtre I*** ; une compilation de cinq textes dramatiques publiés et/ou joués entre 1950 et 1958.

Force est d'admettre que les textes de Jacques Ferron ne sont pas des plus banals. Que ce soit les échanges entre un singe, un manchot, une amazone et une pucelle dans la pièce métaphorique intitulée ***Ogre*** ou le mélange de personnages historiques et fictifs dans ***Les grands soleils***. Même si l'on sent que le temps est passé sur ces textes, la langue demeure tout simplement superbe. L'***Ogre***, par exemple, se démarque tout autant par la thématique, qui n'est pas sans rappeler Ionesco, que par le style où l'on croirait parfois reconnaître celui d'Hugo... Malgré cela, le théâtre de Ferron est rarement joué. N'est-ce pas le pire destin, pour un nationaliste dont le talent de polémiste est plus largement connu et reconnu que les oeuvres, que d'être oublié, enterré sous la poussière des bibliothèques, bref d'être effacé de la mémoire de la collectivité qui lui était si chère ?

Il ne reste, en terminant, qu'à exprimer un souhait, une prière : voir un texte de Ferron sur scène, monté par un groupe dont la jeunesse saurait insuffler une nouvelle vie à des personnages qui meurent autrement, « sans metteur en scène », dans l'indifférence générale.

Sylvain Marois